

# Honneur... et Patrie?

Jacques JARRY

Le mot honneur en français est d'un emploi très courant et ce sont souvent les gens les moins dignes d'en parler qui par un obscur souci de compensation psychanalytique, ont tendance à s'en mettre plein la bouche, à mettre à toutes les sauces, y compris les moins ragoûtantes, ce mot d'une éminente dignité. Beaucoup de gens s'imaginent ou font semblant d'avoir le sens de l'honneur, sans même se rendre compte des sens complètement différents qu'ils peuvent conférer à ce mot qui, à première vue, semble unique. L'honneur d'un marlou, qu'il a tendance à placer au dessous du niveau de la ceinture, n'est évidemment pas le même que celui d'un officier d'active ou que celui d'un membre de la mafia. D'autre part, il ne s'agit que d'un sens assez restreint du mot honneur. Celui-ci en a bien d'autres, d'après le *Littré* "Le sentiment qui fait que l'on veut conserver la considération des autres et partant de soi-même". De plus le mot honneur n'a pas en français que ce sens restreint. Toujours d'après le *Littré*, il peut signifier "l'estime glorieuse qui est accordée à la vertu, au courage et au talent" "le besoin d'obtenir des distinctions et des préférences" "la qualité qui vous porte à faire des actions nobles et courageuses" "le fait de n'avoir pas été trahi, le mari par sa femme, ou, le cas échéant, la femme par son mari" enfin "démonstration extérieure de respect, ou distinction qui flatte et qui honore". Bien entendu, ces différents sens sont dérivés les uns des autres. Mais, justement, dans quel sens s'est opéré

la dérivation? D'entrée de jeu, une réflexion sur ce sujet nous amène à des constatations intéressantes.

En effet, à la lecture du *Littré* on a l'impression que le dernier sens "démonstration extérieure de respect, où octroi de distinctions qui flattent ou qui honorent" est un sens dérivé des sens précédents. C'est parce qu'il se conduit bien, qu'il respecte les règles de l'Honneur avec un grand H que l'homme en est récompensé par l'octroi d'honneurs avec un petit h.

En réalité il en est tout autrement. Lorsqu'on examine le sens du mot latin honor (qui a donné honneur en français) on s'aperçoit qu'il n'a jamais, au grand jamais, le sens d'honneur "sentiment qui fait conserver la considération et l'estime des autres..". Honor en latin a deux sens bien précis, étroitement liés l'un à l'autre: un témoignage de considération et d'estime, comme par exemple la couronne d'herbe d'un best-seller récent, ou bien alors une magistrature, par exemple dans l'expression courante *cursus honorum*. Accomplir le *cursus honorum*, à Rome, c'est revêtir successivement toutes les magistratures dans l'ordre fixé par la tradition et par leur importance relative. Le dernier sens indiqué par le *Littré* loin d'être un sens dérivé est le sens originel. La dérivation s'est faite dans l'autre sens. On garde précieusement son honneur parce qu'on veut être digne de recevoir des honneurs.

Ceci voudrait-il signifier que les Romains ignoraient l'Honneur, au sens où nous l'entendons actuellement. Non bien sûr mais ils avaient pour exprimer le souci de préserver son image de marque des termes différents, qui répondent à la même intention mais sonnent autrement. Ces termes sont au nombre de deux: l'*auctoritas* et la *dignitas* (1)? L'*auctoritas* comme en français signifie le droit de posséder l'autorité mais il signifie aussi l'influence, le prestige, l'importance que confère l'exercice de

l'autorité, de même que la force, le poids dans le parler. L'auctoritas est indispensable à quiconque veut accéder au cursus honorum. Celui qui perd son auctoritas à la suite d'un scandale ou d'une conduite dépravée n'a pas la moindre chance d'être honoré d'une magistrature (de même sous l'Ancien Régime quelqu'un qui avait forfait à l'honneur perdait ses titres de noblesse). Autrement dit l'auctoritas consiste à en imposer à autrui par une conduite vertueuse et des qualités de chef. La dignitas, elle est légèrement différente. C'est le fait d'être digne de mériter la considération, l'estime. C'est aussi le prestige et la dignité au sens français du terme. Par dérivation le terme a servi à désigner une beauté majestueuse, noble, imposante, devenant ainsi un terme de sculpture et d'esthétique.

Comme on peut le constater le souci de préserver son auctoritas et sa dignitas se rapproche étrangement du souci de préserver son honneur pour rester digne des suffrages et de l'estime de ses concitoyens. Cependant il s'en distingue par un trait important sinon essentiel. Il est uniquement à usage externe, au point de passer à la rigueur pour une attitude ou un masque (caractère accentué par l'emploi de dignitas pour désigner une expression du visage). L'honneur nous l'avons vu sert à gagner la considération des autres et là nous sommes très près des deux termes latins, mais par un retournement d'attitude du sujet se prenant pour objet, il sert à gagner la considération de soi-même. C'est dans débat intérieur, ce rapport avec soi-même, ce jugement porté sur sa propre personne que réside la différence.

Nous verrons plus loin quel rôle a pu jouer la fidélité ou plutôt la loyauté, dans la conception médiévale de l'honneur. Existe-t-il dans l'Antiquité quelque chose d'analogue? La réponse est non. Certes il existe des liens de patronus (de protecteur) à client, qui justifient

l'emploi en latin de l'adjectif fidelis. Mais il s'agit là d'un lien purement juridique, sans aucune connotation affective. Le lien de patron à client est un pur échange de services, un troc de protection politique ou bien financière contre un appui électoral ou bien physique (le client est tenu de prêter main forte à son patron lors d'échauffourées, voire de combats de rues). Dans la mesure où il respecte les clauses du contrat, le client peut être considéré comme fidèle. Mais il n'y a jamais entre lui et le patron de lien affectif ou passionnel. La notion de loyauté n'existe pas dans le monde romain et lorsqu'elle apparaîtra dans la société féodale, celle-ci à défaut de mot approprié fera dériver le terme loyal du seul concept latin un peu analogue, legalis, qui à vrai dire ne possédait à l'origine que le sens actuel de légal, conforme à la loi. Dieu sait si, en français moderne, à notre époque de jurisprudence byzantine où l'avocat devient roi, les mots loyal et légal ont des significations différentes!

La notion suppose également nous l'avons vu, un retournement, une objectivisation de soi-même. Les Anciens en étaient-ils capables? On pourrait le croire lorsqu'on songe au célèbre précepte de Socrate Gnôthi seauton, connais-toi toi-même. En réalité l'introspection, de même que le souci de faire coïncider une image idéale de soi-même avec la réalité objective, ne semble pas avoir été un souci majeur des romains. Quand le romain fait un effort d'introspection ou de prise de conscience, c'est dans le souci certes louable de dominer ses passions, de combattre ce qu'il peut y avoir en lui d'irrationnel ou de nuisible à l'accomplissement de ses tâches et de ses devoirs. Mais il reste strictement dans une perspective stoïcienne. Même lorsqu'il s'agit d'asseoir sa dignitas et son auctoritas, il est uniquement guidé par le souci d'améliorer son image de marque vis-à-vis d'autrui, jamais par celui d'harmoniser celui qu'il est et celui qu'il

voudrait être.

En réalité la notion d'Honneur n'apparaît qu'au Moyen Age, en tant que corollaire indispensable de la société féodale. Celle-ci est en effet fondée sur un lien personnel, indéfectible, moral pourrait-on dire qui unit le vassal à son suzerain. Ce lien ne saurait être rompu sans ébranler l'édifice social jusque dans ses fondements. C'est pourquoi un simple contrat légal, j'allais dire commercial, du genre de celui qui unit le patronus à son cliens, ne répondrait pas à cette exigence. Un lien beaucoup plus fort, à la fois psychologique et moral, s'impose absolument.

Ce lien c'est l'Honneur. Mais en quoi consiste-t-il?

On serait tenté de le confondre avec la bravoure au combat, ce que les latins appelaient fortitudo, ou même la constance (constantia) faculté de supporter les épreuves et de souffrir sans se plaindre. On pourrait le confondre avec le désir inhérent à tout individu de surpasser l'adversaire et d'éviter toute humiliation (il n'a en tout cas rien à voir avec la morale chrétienne qui recommande, lorsqu'on reçoit un soufflet sur la joue droite, de tendre la joue gauche). L'honneur est caractérisé par le refus de la lâcheté comme par le refus de l'humiliation. Il répondrait donc à un souci d'affirmer sa supériorité et ce souci dans la réalité des faits est combattu ou mis en échec par d'autres soucis non moins humains, non moins solidement ancrés dans cette même nature: le souci de préserver son existence, la conscience, le cas échéant, de sa propre faiblesse devant un adversaire supérieur en force ou en nombre. Plus que l'honneur pour lequel ils n'avaient pas de mot, les Grecs avaient tendance à apprécier et à exalter la  $\pi \omicron \nu \eta \rho \acute{o} \tau \eta \varsigma$  ; les Romains l'astuce ou l'habileté (terme qui était loin d'exclure la trahison). Sinon pourquoi les historiens latins auraient-ils exalté l'attitude de Fabius Cunctator

refusant la bataille à Hannibal, ou celle de Caius Marius pendant la guerre sociale? Au Moyen Age ils auraient été taxés de lâcheté, accusés de forfaire à l'honneur.

Mais en quoi cette conception disons chevaleresque de l'honneur est-elle si étroitement liée à cette conception de la loyauté, du serment d'allégeance qui constitue le ciment de la société médiévale? D'abord parce que la nécessité de tenir ce serment est devenue partie intégrante de ce code d'honneur qui la régit, parce qu'elle est devenue une obligation imprescriptible, un "impératif catégorique". Faillir à son devoir de loyauté est aussi condamnable que de lâcher pied devant l'ennemi ou se laisser injurier ou humilier sans laver l'insulte dans le sang.

D'autre part les vassaux liés à leur suzerain par un serment d'allégeance deviennent automatiquement responsable de l'honneur de celui-ci. Ils sont naturellement tenus de l'aider à laver cet honneur si quelqu'un venait à y porter atteinte. Dieu étant au sommet de la hiérarchie féodale, on rencontre constamment dans la prose médiévale des expressions telles que l'honneur de Dieu. St. Louis disait que si quelque mécréant par ses blasphèmes, venait à salir l'honneur de Dieu, il fallait sans hésiter "lui donner de l'épée dans le ventre jusqu'à la garde". En un sens les Croisades ont été entreprises dans cette perspective, pour venger l'honneur de Dieu, auquel les infidèles avaient porté atteinte en occupant Jérusalem et en profanant le St. Sépulchre. Mais réciproquement le suzerain est également responsable de l'honneur de ses vassaux. Cet honneur ne saurait être taché sans que l'opprobre en rejaillisse sur le suzerain lui-même. Si bien que le vassal a le devoir de préserver son propre honneur, non pas en tant qu'individu, non pas pour se montrer digne de lui-même ou de l'image qu'il se fait de lui-même, mais pour éviter que l'opprobre ne rejaillisse sur son ou ses supérieurs(2). Finalement dans cette

société strictement hiérarchisée qu'est la société féodale l'essentiel est non pas l'honneur mais la fidélité, la loyauté, le lien affectif qui unit dans une gradation à la fois ascendante et descendante les différents échelons de la chevalerie. C'est en ce sens qu'il est loisible d'appliquer à l'ensemble de la société féodale, ou plutôt de la chevalerie, la devise des SS (qui se voulaient d'ailleurs un ordre chevaleresque) "Meine Ehre heisst Treue" "Mon honneur s'appelle fidélité"

Cette formulation osée nous fait toucher du doigt une ambiguïté fondamentale de la définition du mot honneur. Il est bien évident que le sens de l'honneur à l'origine est purement individuel et naît du désir bien naturel de s'estimer soi-même, de ne pas céder aux démons intérieurs à l'âme humaine, à ces restes d'animalité, lâcheté, couardise ou cruauté qui en des vagues profondes, aussi brusques qu'irrationnelles, les viennent par moment submerger les qualités rationnelles qui ont permis à l'homme de s'élever au-dessus du niveau de la brute. Mais l'honneur est également un triomphe sur l'égoïsme, un signe tangible de l'acceptation des règles qu'impose l'acceptation de la vie en société, ou plus étroitement de la vie en groupe. Dans cette mesure le triomphe sur les tendances égoïstes de la nature humaine devient quelque chose de noble, de valable, devient partie intégrante d'un certain code de l'honneur, qui bien sûr va différer selon les lois propres au groupe où l'individu se trouve inséré.

Néanmoins il reste une différence fondamentale entre un honneur, un ensemble de règles dictées par les contraintes assez lâches de la vie en société et un honneur disons militaire, beaucoup plus rigide, imposé par le souci de cohésion de discipline et d'efficacité inhérent à la formation de tout groupe, disons de choc(3). Dans un groupe de ce genre la loyauté et l'obéissance joueront un rôle primordial, à la base même du code d'honneur du groupe. Le souci de sauver son honneur personnel ne sera

plus qu'un aspect du souci de sauver l'honneur du chef ou du groupe (nous l'avons vu plus haut) et à la limite comme dans l'ordre Noir, la seule obéissance rigide, exempte d'incertitude et de débats de conscience, suffit en elle-même à préserver l'honneur individuel.

Examinons successivement les formes qu'à pu revêtir cet honneur militaire. Il est bien évident que l'honneur chevaleresque, l'honneur médiéval que nous venons d'analyser relève de cette forme militaire. Il est essentiellement caractérisé par l'accent mis sur rapport personnel d'homme à homme, sur la loyauté qu'il convient d'observer dans ces rapports et sur la hiérarchisation. Sans doute ces caractéristiques résultent-elles du fait qu'il était difficile à l'homme du Moyen Age de concevoir une autorité abstraite, une "personne morale".

L'autorité pour lui devait être représentée en chair et en os, revêtir une forme vivante et concrète. D'où l'accent mis sur la loyauté, loyauté qui s'adresse à un homme ou à des hommes tandis que la fidélité, elle, s'adresse à un idéal dont un homme tout prestigieux qu'il fût ne saurait être que dépositaire et le dépositaire momentané.

En tout cas, répétons-le, l'honneur chevaleresque est un honneur militaire qui met avant tout l'accent sur l'obligation de loyauté. Le fait de contrevenir à cette obligation constitue naturellement une atteinte extrêmement grave à l'honneur, relevant presque du délit le plus grave qui se puisse imaginer, celui de l'entente avec l'ennemi, de la trahison.

L'armée du Moyen Age n'était guère qu'une levée en masse de chevaliers. L'apparition d'armées de métier, dont la seule raison d'être est la guerre et qui se louent souvent au plus offrant, va faire surgir une nouvelle forme d'honneur militaire. Celle-ci est caractérisée par l'accent mis sur le devoir d'obéissance, sur la discipline qui devient de plus en plus sévère, de plus en plus



brutale jusqu'à faire au XVIII<sup>e</sup> siècle du soldat une sorte de robot. Contrevenir à la règle de discipline devient une atteinte à l'honneur. Se rendre à l'ennemi devient quelque chose de répréhensible, alors que les chevaliers du Moyen Age se prenaient volontiers à rançon. Enfin, pour éviter que le fait de louer ses services contre espèces sonnantes et trébuchantes ne donne un aspect trop commercial à l'art de la guerre, l'accent est mis sur l'inviolabilité du serment, même si celui-ci n'est prêté que pour une durée limitée. Le 10 Août 1792, les gardes suisses, que n'intéressait nullement cette querelle entre Français, se feront tuer presque jusqu'au dernier pour ne pas faillir à la parole donnée, au serment prêté au roi Louis XVI, en tant qu'individu et non en tant que représentant de la France.

Une nouvelle étape est franchie avec l'apparition du nationalisme et de la notion de patrie. Le code d'honneur militaire cesse dorénavant de mettre l'accent sur la fidélité à un chef. L'honneur impose l'obligation de servir une personne morale, la patrie, la communauté nationale, ou bien alors un idéal, idéal révolutionnaire dans le cas des soldats de l'An II, idéal communiste dans le cas, par exemple, des Brigades Internationales. Le sentiment qui unit le citoyen ou le militant à sa patrie ou à son parti devient alors plus complexe et relève à la fois de la fidélité et de la solidarité, l'individu se considérant comme partie intégrante du groupe, tirant orgueil des hauts faits du groupe (ce même sentiment se manifeste dans des unités militaires d'élite, sous le nom d'esprit de corps; pour le légionnaire la Légion est une seconde patrie). Dans ce cas c'est non pas pour tenir un serment qui intéresse directement son honneur individuel mais par ce qu'il se sent directement intéressé à l'honneur du groupe que le citoyen-soldat risque sa vie sur champ de bataille. Un exemple caractéristique est fourni par l'indicatif des émissions de la France Libre

(indicatif qui a servi de titre à cette article) *Honneur et Patrie*. Il s'agissait pour les gaulistes de laver l'honneur de la Patrie déshonorée par la défaite de 40 et la politique de trahison du gouvernement de Vichy. Honneur et Patrie sont pour le citoyen deux notions indissolubles. Lorsque la Patrie est déshonorée le Français, pour qui elle est tout, ne peut que se sentir déshonoré: son honneur lui fait une obligation personnelle de racheter ce déshonneur.

Ce même sentiment nous l'avons vu, vaut pour un groupe politique plus ou moins militarisé, national-socialiste ou communiste. Mais dans le cas d'un parti ou d'une organisation fasciste qui croit à la supériorité d'individus privilégiés, chefs ou Führer, ou d'une race privilégiée (Herrenrasse) le sentiment d'obligation envers un idéal et d'appartenance au groupe, se double d'un respect quasi mystique pour le Führer, qui incarne en quelque sorte l'idéal. Lorsque le soldat SS déclare "Meine Ehre heisst Treus" cette fidélité est autant une fidélité à l'idéal national-socialiste, qu'une fidélité à la Waffen SS en tant que groupe (esprit de corps) et une loyauté, au sens de lien plus ou moins médiéval d'allégeance personnelle, envers le Führer.

Chose curieuse c'est de cette conception militaire et fidéliste de l'honneur que relève une forme d'honneur dont on a parlé beaucoup récemment, celle de la Mafia(3bis). La raison en est très simple. La Cosa Nostra est une organisation paramilitaire, avec des soldats, des caporegime, des capi, voire un capo dei capi. Comme on le voit dans des films comme *La mano nera*, *Godfather* ou des roman comme *Prizzi's Honor* de Richard Condon, l'honneur du mafioso consiste essentiellement à obéir, à faire passer avant tout les intérêts de la Famille. L'honneur consiste à faire table rase de ses sentiments individuels, à tout sacrifier sur l'autel de la plus stricte obéissance. Seul compte pour lui l'honneur de la

famille, dans le cas du roman, *Prizzi's Honor*, Charley aime profondément Irene qui est devenue sa femme. Irene l'aime aussi mais lorsque l'honneur de leurs familles respectives est en jeu, ils n'hésiteront pas une seconde à tenter de s'assassiner réciproquement (Irene également pour honorer un contrat). Seule la chance et des réflexes plus rapides permettront à Charley de s'en tirer. Chose digne de remarque, la situation, mais pour les deux partenaires et non pour un seul est celle du couple Rodrigue-Chimène dans *Le Cid*. Le Cid faisait passer l'honneur de son père avant son amour pour Chimène. Charley fait passer l'honneur de la famille Prizzi avant sa passion pour Irene et de même Irene pour tenir sa promesse et honorer son contrat, n'hésitera pas à essayer de tuer son amant. La parole donnée compte pour elle plus que l'amour.

Cette conception de l'honneur comme une obligation de loyauté envers un suzerain, de fidélité à un souverain auquel on a loué ses services (obligation renforcée par la nécessité de tenir son serment, de rester fidèle à la parole donnée), de solidarité avec les autres membres d'une unité militaire (esprit de corps), de fidélité envers une patrie ou un idéal, n'est cependant pas la conception normale de l'honneur. L'honneur en général est individuel. Il résulte d'un désir de se faire respecter en tant qu'individu, de refuser toute humiliation, de maintenir son image de marque. En ce sens il ressemble au souci romain de maintenir sa dignitas et son auctoritas. Mais l'auctoritas et la dignitas sont essentiellement à usage externe, destinées exclusivement à autrui. L'honneur au sens moderne du terme, par un retournement dialectique, par une objectivisation de l'individu qui se regarde lui-même en tant qu'autre, est le souci d'être valable à ses propres yeux, de conformer à la réalité l'image idéale qu'on s'est fait de soi-même. L'individu est le seul juge de son propre honneur, bien que si l'on en croit la théo-

rie existentialiste il ait tendance à se voir à travers les yeux d'autrui, à adopter les préjugés de la société où il vit, à accepter sans discussion les jugements que la société porte sur lui. Néanmoins l'individu a toujours la possibilité de se choisir, d'essayer de se conformer à un idéal de soi-même. Mais même en ce sens il reste un individu vivant dans une société déterminée et son sens de l'honneur lui fournira des préceptes de conduite pour des situations dictées par cette société.

Dans cette mesure, non seulement chaque individu aura son propre code de l'honneur, mais ce code de l'honneur sera dicté par la société où il vit.

Le code d'honneur le plus célèbre, celui qui a été sinon le plus suivi, du moins le plus admiré jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle est celui des héros aristocratiques des romans d'Alexandre Dumas et surtout des *Trois Mousquetaires*. Une certaine insouciance, une certaine bravacherie, une grande bravoure et le mépris de sa propre vie font de d'Artagnan et consorts des héros inoubliables. Mais en quoi consiste leur honneur, en quoi se distingue-t-il du code chevaleresque dont la parution de *Don Quixote* avait marqué le glas définitif. D'abord parce qu'il s'agit d'une conception toute personnelle de l'honneur. Les mousquetaires sont bien sûr des militaires mais ils en prennent fort à leur aise avec les obligations que devraient leur imposer la discipline et la loyauté. Même si le roi supportait mal la domination impérieuse de son Premier Ministre le Cardinal, je doute que la loyauté que les mousquetaires auraient dû observer vis-à-vis du souverain, s'accommode des services que d'Artagnan pu rendre à l'amant de la reine, Buckingham, ni même, sous couvert de faire enrager le Cardinal détesté, des bâtons qu'il a pu mettre dans les roues d'une politique qui relevait tout de même de l'intérêt national. Quelles sont les raisons de cette désaffection pour idéal chevaleresque? Elle est due sans doute aux contradictions qu'ont provoquées les

grandes découvertes et l'apparition de l'humanisme. La noblesse déchirée entre ses obligations de loyauté à un souverain, et celles qui l'attachent à une foi religieuse, (qui lui font rejeter un roi protestant dans le cas des ligueurs et un roi catholique dans le cas des protestants) ne sait plus à quel saint se vouer et pendant cette période de semi-anarchie ne s'intéresse plus qu'à son honneur individuel. Cet honneur elle le place dans une sensibilité à fleur de peau, dans le souci de venger dans le sang la moindre humiliation et la moindre injure(4). A plus forte raison les nobles de cette époque sont particulièrement pointilleux sur l'honneur des membres féminins de leur famille et sinon sur celui de leurs épouses, qui ne sont là que pour perpétuer la race, du moins sur celui de leurs maîtresses. Le tout est dominé par l'affectation de n'attacher aucun prix à sa propre vie et de la mettre constamment en jeu pour la moindre vétille. En ce qui concerne l'argent la chose est plus complexe: un noble ne rougit pas de devoir de l'argent à un juif ou un manant, mais par contre une dette de jeu, qui engage la parole donnée, est absolument sacrée.

Cette notion aristocratique de l'honneur nourrie de littérature et de tradition a survécu à la noblesse turbulente des lendemains des guerres de religion. Des gens comme Edmond Rostand ont contribué à la remettre en honneur(4bis), et à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle on va encore sur le terrain pour un soufflet ou une remarque désobligeante ou simplement parce que quelqu'un vous a fixé avec trop d'insistance. Un héros de Arthur Schnitzler se tue pour une dette de jeu(5). Le député socialiste Gaston Defferre s'est battu en duel au lendemain de la seconde guerre mondiale et en Allemagne dans les Corporations battantes (schlagende Verbindungen) on se mesure (Mensur schlagen) pour de simples vétilles et pour le plaisir d'ajouter à son visage quelques balafres, témoignage de bravoure et de virilité.

Mais il est bien sûr d'autres sortes d'honneur. L'honneur du petit commerçant (à la différence de celui de l'aristocrate) consiste à honorer ses traites, à payer ses échéances, à éviter une banqueroute déshonorante. L'honneur du petit bourgeois consiste à tenir son rang, à rester dans les limites de la légalité: une famille dont un membre est allé en prison est une famille déshonorée, qu'il est socialement dangereux de trop fréquenter. La vertu des filles et des femmes joue également un grand rôle dans cette morale à ras de terre(4ter).

Ce dernier aspect nous amène à une autre sorte d'honneur, celui du marlou, du loubard, du proxénète. Celui-ci consiste essentiellement en une affirmation de virilité qui n'est pas sans relever du machisme. Il est caractérisé par la nécessité du courage physique "Fais voir un peu si tu es un homme", par le respect de la parole donnée "Parole d'homme" et surtout par le devoir de tout mâle digne de ce nom de maintenir une stricte discipline dans son troupeau de gagneuses(6). Se laisser doubler par une femelle est le pire des déshonneurs. Dans ce cas, une bonne correction du genre de celles que Louis Jovet distribue à Arletty dans *Hôtel du Nord* est de rigueur. Néanmoins la morale du truand, ou plutôt l'honneur du truand comme il ressort d'un certain nombre de films d'après-guerre comme *Le Samourai*, *Borsalino*, *Le Sicilien*, *La Scoumoune* a quelques côtés positifs. On ne donne pas, on ne met pas dans le bain un associé ou même un autre membre de la confrérie, on ne crache pas le morceau. En général on ne parle pas à la police(7). D'autre part il est des choses qui ne se font pas. Par exemple longtemps un truand digne de ce nom a refusé de tremper dans le trafic de la drogue(8). En général aussi il est indigne d'un "homme" de s'en prendre à un enfant sans défense.

C'est peut-être de cette conception machiste de l'honneur qu'il faut rapprocher la conception très particulière de l'honneur qui a cours en Italie du Sud et que Roger

Vaillant a si brillamment décrite dans *La Loi*. Cette conception de l'honneur est basée sur une virilité exacerbée: celui qui fait la loi s'envoie toutes les jeunes filles de son fief quitte à les refile à ses serviteurs après leur avoir pris leur virginité. D'autre part un peu comme dans *The Godfather* (surtout dans le numéro 2) l'honneur est fondé sur le respect. "Voglio il rispetto" disait le mafioso que le Parrain, faisant ses premières armes, tuera dans un corridor obscur d'un coup de lupara enveloppée dans de vieux torchons. De même dans un passage célèbre de *La Loi*, un don local (incarné dans le film par Yve Montand) la joue balafmée par le couteau d'une jeune fille qu'il avait voulu plier à ses désirs, au lieu de cacher sa honte, se promène dans le village comme si de rien n'était, arrêtant par son attitude le moindre sourire, la moindre ironie sur le visage de ceux qu'il rencontre. Par cette démonstration de force et de courage il regagne le respect et l'honneur qu'il aurait pu perdre à la suite de son aventure. Il redevient digne de faire la loi et de succéder au don en exercice, accablé, lui, par les ans.

Enfin avant de quitter ce sujet de l'honneur individuel, notons cet aspect de l'honneur qui consiste à se conduire en homme, à prendre ses responsabilités à ne pas se désintéresser de ce qui vous entoure, à ne pas se réfugier dans quelque tour d'ivoire de la veulerie et de l'inaction(9).

Hegel quand il a traité de la dialectique de la belle âme, a consacré un certain nombre de pages à ce sujet. Albert Camus a repris ce même sujet dans *La Chute*, précisément à l'époque où il commençait à s'intéresser aux problèmes de l'honneur(10).

En effet sans cerner très nettement la notion d'honneur, Albert Camus, l'a montré récemment le Pr. Matsumoto (11), a été amené à lui faire jouer un rôle important dans ses dernières oeuvres. Mais si l'on y regarde de plus près

on s'aperçoit, par exemple dans *Les Justes*, que ce n'est pas seulement d'un conflit de l'honneur individuel et du devoir révolutionnaire qu'il s'agit, mais d'un conflit entre deux sortes d'honneur, l'honneur de groupe du militant, l'honneur de sa cellule révolutionnaire où milite Kaliayev et son honneur individuel plus profondément enraciné, qui lui interdit de tuer des enfants.

En effet s'il y a conflit entre deux sortes d'honneur il ne peut s'agir d'honneurs individuels ceux-ci étant conditionnés par l'appartenance à un milieu ou à une classe sociale. Peu d'individus à moins d'être schizo-phrènes sont déchirés entre deux milieux différents, deux morales et deux conduites différentes. Le conflit se produit toujours entre les impératifs d'un groupe qui a sa propre conception de l'honneur basée, nous l'avons vu, sur la discipline, la fidélité ou la loyauté, et une conception de l'honneur plus personnelle et plus innée. Le premier à avoir mis en relief l'existence de tels conflits est Alfred de Vigny dans *Servitude et Grandeur militaires*. Dans le récit intitulé *Laurette*, le capitaine de vaisseau est déchiré entre son devoir d'obéissance (son honneur militaire) aux ordres du Directoire qui lui enjoignent de fusiller un jeune proscrit et son honneur d'homme qui lui ordonne d'épargner un innocent qu'il a appris à estimer (12). Il en est de même du commandant de La Boudeuse qui obéit à contrecœur à l'ordre de fusiller les prisonniers du bâtiment anglais qu'il a capturé(13). Dans ces deux premiers cas c'est le devoir, c'est l'honneur militaire qui l'emporte. Dans le cas du vicomte d'Orthez qui reçut de Charles IX l'ordre de massacrer les protestants de Dax et refusa en disant " J'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre; je n'ai trouvé que bons citoyens et braves soldats et pas un bourreau", au contraire c'est l'honneur individuel qui l'emporte(14). Mais à vrai dire cet honneur-là pour Vigny n'est pas un honneur véritable, tout au plus du bon sens



ou un sentiment d'humanité; le seul honneur qui compte est l'honneur militaire.

Dans une autre nouvelle de *Servitude et Grandeur militaires* intitulée *La Canne de Jonc* un vieux soldat, le capitaine Renaud, exécute à contrecœur l'ordre de massacrer, après les avoir surpris, les soldats d'un corps de garde russe. Il tue sans s'en rendre compte un enfant de 14 ans, fils d'un officier supérieur russe(15). Ramassant la canne de jonc que l'enfant expirant laissait échapper de ses mains, il jure de ne plus jamais se servir de son sabre et pendant les journées de Juillet, lorsqu'un enfant de 14 ans tire à bout portant sur lui avec un pistolet d'arçon, bien que la blessure soit mortelle, il lui fait grâce, en souvenir de l'enfant russe qui n'a pas quitté sa mémoire(16). Ce sentiment qu'il est des limites à la discipline, à l'obéissance inconditionnelle, en un mot à l'honneur militaire, qu'un autre honneur, plus naturel et plus profond, interdit qu'on touche aux enfants est repris par Camus dans *Les Justes*. Au moment de jeter la bombe, voyant des enfants dans la calèche du grand-duc, le révolutionnaire Kaliayev ne peut se résoudre à exécuter les ordres qui lui ont été donnés au nom de la Cause. Son honneur personnel, plus fort que son honneur de nihiliste et de révolutionnaire, lui interdit de toucher à des enfants(17).

On mesure maintenant la complexité de cette notion d'honneur (qui n'est qu'un sens dérivé du mot honneur). La notion n'existait pas à l'époque romaine. Née de l'émergence du régime féodal et de l'apparition d'un code d'honneur chevaleresque fondé sur la loyauté, l'honneur a d'abord désigné une obligation de fidélité à son unité, à sa parole donnée, à celui auquel on a prêté serment. Puis il fini par désigner des règles de conduite qu'impose le patriotisme ou l'appartenance à un groupe de structure militaire qu'il soit révolutionnaire, fasciste ou même

hors la loi (Mafia, Camorra, Yakuza). Mais à côté de cet honneur de groupe il est un autre honneur plus profond plus naturel imposé par le milieu social où l'on vit, un honneur individuel qui très souvent entre en conflit avec le premier. Sans que Vigny lui-même s'en rende bien compte (18), ce sont les conflits entre ces différentes sortes d'honneur qui fournissent la trame de la plupart des nouvelles de *Servitude et Grandeur militaires*. Camus n'a fait que lui emboîter le pas, déchiré comme il le fut à la fin de sa vie entre son appartenance à la communauté pied-noir et ses convictions de gauche, entre son honneur de Français d'Afrique du Nord et son honneur de progressiste. D'où le rôle croissant que jouent dans ses oeuvres des conflits auxquels on ne pourrait échapper qu'en se réfugiant, comme dans *La Chute*, dans la tour d'ivoire de la belle âme.

## Notes

1) Dans deux best-sellers récents, consacrés à la Rome républicaine, *The First Man in Rome*, *The Grass-crown*, Colleen Mc Cullough a défini de la façon suivante l'auctoritas et la dignitas:

auctoritas: a very difficult Latin term to translate as it means much more than the English word "authority". It carried implications of pre-eminence, clout, leadership, public and private importance, and—above all—the ability to influence events through sheer public or personal reputation. All the magistracies possessed auctoritas as part of their nature, but auctoritas was not confined to those who held magistracies: Princeps Senatus, Pontifex Maximus, Rex Sacrorum, consulars, and even some private individuals could also accumulate auctoritas

dignitas: a peculiarly Roman concept, dignitas cannot be translated as the English "dignity". It was a man's personal share of public standing in the community, and involved his moral and ethical worth, his reputation, his entitlement to respect and proper treatment. Of all the assets a Roman nobleman possessed, dignitas was likely to be the one he was most touchy about; to defend it, he might be prepared to go to war or into exile, to commit suicide, or to execute his wife or his son.

2) Dans *La Rivière des Parfums* (Presses de la Cité, p.193-4) Erwan Bergot attribue aux japonais une conception analogue: toute atteinte à l'honneur personnel du sujet est indirectement une atteinte à l'honneur du souverain: "Au Japon au contraire, le suicide est notre façon de porter témoignage ou de nous soustraire au déshonneur, car l'Empereur est le dépositaire de l'honneur de chacun de ses sujets. C'est une grave offense envers lui que d'y faillir".

Je laisse au lecteur le soin de décider si cette interprétation est conforme au bushido.

3) Pour cette confusion de l'honneur avec la fidélité ou plus

simplement la discipline, voir Alfred de Vigny *Servitude et Grandeur militaires, La Veillée de Vincennes*, éd. Alphonse Lemerre, p.133: "je crois que ce qu'il y a de plus pur dans nos temps, c'est l'âme d'un soldat pareil, scrupuleux sur son honneur et le croyant souillé par la moindre taché d'indiscipline ou de négligence; sans ambition, sans vanité sans luxe, toujours esclave et toujours fier et content de sa Servitude, n'ayant de cher dans sa vie qu'un souvenir de reconnaissance".

- 3bis) Richard Condon, *Prizzi's Honor*, Berkley Books, New-York, p.304-5: "But she is my wife, Padrino". Charley's voice broke. "She is your wife, we are your life". His father said, "Tell us your answer, Charley". "One woman who you have known for less than two months, or your family which is your life". Don Corrado said.
- 4) On a souvent dit que *Le Cid* est l'histoire d'un conflit entre le sentiment du devoir et la passion. On pourrait tout aussi bien dire entre le sens de l'honneur et la passion: "Et le fils dégénère...". Et comme le sens de l'honneur n'est pas une notion frigide relevant de la seule morale, qu'il implique un engagement passionnel, il est fort probable que la thèse d'Octave Nadal est absolument justifiée.
- 4bis) Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac, Chantecler*.
- 4ter) Jean-Marie Rouard, *Le Cavalier blessé*, éd. Grasset, 1987.
- 5) Arthur Schnitzler, *Das Vermächtnis*.
- 6) Voir Charles Louis Philippe, *Bubu de Montparnasse* ainsi que le roman plus récent d'Albertine Sarrazin *La Dérobade*.
- 7) Cf. le célèbre film, *Le Doulos* (doulos, en argot=indicateur de police).
- 8) Mario Puzo, *The Godfather*, Mandarin Paperback.
- 9) Hegel, *Phänomenologie des Geistes*, chap. VI, C.c., le terme de *bella anima* est emprunté aux mystiques espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle. L'idée initiale vient de Goethe, *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, livre VI.
- 10) Albert Camus, *La Chute*, *passim*.
- 11) Yosei Matsumoto, *Sur l'honneur chez Camus - nouvelle valeur dans l'Etat de Siège*, *Etudes de Langue et Littérature*

françaises, No.60.

- 12) Alfred de Vigny *Servitude et Grandeur militaires*, éd. Alphonse Lemerre, p.26-60, *Laurette ou le Cachet rouge*.
- 13) *Ibid.*, p.72.
- 14) *Ibid.*, p.72 (bas de la page).
- 15) *Ibid.*, p.229-230.
- 16) *Ibid.*, p.240-245.
- 17) Albert Camus, *Les Justes*, voir également *L'Hôte* où Daru se refuse à livrer un Arabe.
- 18) Alfred de Vigny *op. cit.*, p.254: "L'honneur, c'est la conscience mais la conscience exaltée. C'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie portée jusqu'à la plus pure élévation et la passion la plus ardente. Je ne vois, il est vrai nulle unité dans son principe; et toutes les fois que l'on a entrepris de le définir, on s'est perdu dans les termes; mais je ne vois pas qu'on ait été plus précis dans la définition de Dieu. Cela prouve-t-il contre une existence que l'on sent universellement. C'est peut-être là le plus grand mérite de l'honneur d'être si puissant et toujours beau, quelle que soit sa source!... Tantôt il porte l'homme à ne pas survivre à un affront, tantôt à le soutenir avec un éclat et une grandeur qui le réparent et en effacent la souillure. D'autres fois il sait cacher ensemble l'injure et l'expiation. En d'autres temps il invente de grandes entreprises, des luttes magnifiques et persévérantes...il produit des actes de bienfaisance que l'évangélique charité ne surpassa jamais...Toujours et partout il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme. L'honneur c'est la pudeur virile. La honte de manquer de cela est tout pour nous. C'est donc la chose sacrée que cette chose inexprimable". Plus qu'une analyse de l'honneur Vigny a écrit là un hymne à l'honneur.